

# Enrique Vila-Matas convie toute la littérature du monde à Dublin

**Dublinsca**, Enrique Vila-Matas, traduit de l'espagnol par André Gabastou, éd. Christian Bourgois, 342 p., 22 €.

Vila-Matas, pile et face, titre d'un livre-entretien richement illustré, pourrait tout aussi bien convenir à l'ensemble composé par deux de ses romans, *Paris ne finit jamais* et *Dublinsca*, qui vient de paraître. Dans le premier, il évoquait, sous l'égide de *Paris est une fête* d'Ernest Hemingway, deux années de jeunesse dans la capitale, où il avait choisi de s'établir pour écrire. Il y jouait avec humour des conventions du roman de formation pour nous parler de Marguerite Duras, qui le logeait, de Roland Barthes, croisé dans un café, ou encore de Sartre, dont il tâchait d'imiter l'attitude à grand renfort de pipe et de fausses lunettes. Dans *Dublinsca*, on passe de la première à la troisième personne, et d'un écrivain en herbe à un éditeur qui a clos son activité, Samuel Riba. Nous ne sommes plus dans le *Bildungsroman*, mais dans celui d'une vie qui s'achève, et le personnage central ne désire rien tant que s'éloigner d'une France et d'une Espagne trop familières pour faire le « saut anglais » – soit opérer un déplacement géographique, et surtout culturel, afin de retrouver enthousiasme et fraîcheur. Direction Dublin, avec l'*Ulysse* de Joyce comme guide.

Le narrateur de *Paris ne finit jamais* se demandait s'il était « une conférence ou un roman » ; Samuel Riba, pour sa part, a le sentiment d'avoir noyé son identité dans son catalogue, lui qui « assiste chaque jour au spectacle de l'extinction discrète, en début de siècle, de la branche noble de son métier ». Un sentiment de finitude décliné sur tous les tons : dans la forme, avec des références à *La Fêlure* de Fitzgerald et à son fameux « Toute vie est bien entendu un processus de démolition » ; dans le fond, avec la décision de partir – pour Dublin, donc – en compagnie de trois hommes de lettres de ses amis afin d'enterrer comme il se doit l'ère Gutenberg, condamnée par le nouvel âge numérique. « Un enterrement non seulement en l'honneur du monde détruit de l'édition littéraire, mais aussi de celui des vrais écrivains et des lecteurs talentueux, en l'honneur de tout ce dont il a aujourd'hui la nostalgie. » Si le programme paraît sombre, Samuel Riba agit sur un mode plus parodique que tragique, car, comme il le dit lui-même, l'idée d'apocalypse a toujours existé – « dès la Bible et *L'Énéide* et dans toutes les civilisations », toute crise n'étant que la projection de notre angoisse existentielle. Cet effondrement annoncé est avant tout le prétexte d'un déplacement

qui occupera agréablement son esprit, trop en repos depuis sa retraite. Comme toujours chez Enrique Vila-Matas, le voyage reste essentiellement littéraire, et l'on circule moins d'un lieu à un autre que d'un écrivain à une œuvre et d'une citation à un moment de l'histoire littéraire. Le récit ne s'élabore pas en suivant une intrigue, mais à la manière d'une savoureuse promenade, entre la rencontre entre Yeats et Joyce, une anecdote sur Paul Auster ou Flann O'Brien, une réflexion sur « Mon New York » de Brendan Behan.

Découpé sur trois mois de l'existence de Samuel Riba, *Dublinsca* s'apparente à une triple reprise, au sens musical du terme : l'auteur s'amuse à agencer de nouveau, suivant une dramaturgie voisine, des leitmotivs tels que le rapport de l'éditeur à l'alcool, l'habitude qu'il a prise de lire sa vie comme s'il s'agissait d'un texte, ou encore son chagrin de n'avoir pas réussi à découvrir l'« auteur génial » dont il rêvait. Utopie qui revient le hanter sous la forme d'un mystérieux jeune homme qu'il ne cesse de croiser, dont le surgissement fugace conclut d'ailleurs symboliquement chacune des trois parties d'un ouvrage raffiné et drolatique où la littérature ne renvoie pas au monde mais le constitue. Symbole d'un renouveau toujours à portée de main, réincarnation d'un personnage de Joyce ou du Godot de Beckett, cet inconnu, par son insaisissabilité, semble l'emblème d'un thème qui parcourt toute l'œuvre d'Enrique Vila-Matas (la disparition), ainsi que d'une constante porosité des frontières entre la vie et la mort, le possible et l'impossible, la réalité et l'imaginaire.

C'est que l'auteur d'*Imposture* ne pose pas tant la question du vrai et du faux que de la fiction comme vecteur de sens. *Perdre des théories* est à cet égard révélateur. Le texte décrit le séjour à Lyon d'un écrivain nommé Enrique Vila-Matas, qui élabore une théorie du roman après être tombé sur un article qu'il a publié dans un numéro du *Magazine Littéraire* consacré à Julien Gracq. Or, si Enrique Vila-Matas (qui tint dans

ces pages mêmes une chronique) a bien contribué à ce numéro Gracq et est bien allé à Lyon pour les Assises internationales du roman, l'intérêt réside non dans le tri de ce qui est ou non authentique, mais dans l'arrangement de ces faits en œuvre. Non sans malice, *Dublinsca* débute ainsi sur le récit (ou plutôt le non-récit) par Samuel Riba d'un séjour à Lyon où il élaborait une théorie du roman qu'il finit par jeter, et qu'on retrouvera bien sûr dans *Perdre des théories*. Clin d'œil qui montre une nouvelle fois que, pour Vila-Matas, comme pour Mallarmé avant lui, le monde existe pour aboutir à un livre – voire deux. ■

MINH TRAN HUY

## À LIRE AUSSI

*Perdre des théories*, ENRIQUE VILA-MATAS, traduit de l'espagnol par André Gabastou, éd. Bourgois, « Titres », 64 p., 7 €.  
*Vila-Matas, pile et face*, ENTRETIEN AVEC ANDRÉ GABASTOU, traduit de l'espagnol par André Gabastou, éd. Argol, 232 p., 200 ill., 26 €.



Vila-Matas imagine la fuite d'un vieil éditeur en Irlande.

MATHEU BOURGOIS/ÉD. BOURGOIS

## Trois questions à SALVATORE SCIBONA

### Commencer par *La Fin*

Avec *La Fin*, qui pourrait être sous-titrée « Le Boulanger et la Faiseuse d'anges » en référence au duo tragico-comique que forment deux des personnages principaux, Rocco et Mme Marini, Salvatore Scibona publie un premier récit ample, décrivant avec humour une communauté italienne de l'Ohio entre 1913 et 1953.

**Pourquoi intituler un premier roman *La Fin* ?**

**SALVATORE SCIBONA.** Peut-être parce que les personnages s'imaginent qu'ils se dirigent vers une éclaircie alors que ce n'est pas le cas. J'espérais aussi que chacun d'entre eux, une fois dépassée ce qu'il pensait être la « fin », une fois abandonnée toute illusion, s'accomplirait dans le présent et non plus dans un hypothétique futur. J'ai lu quelque part : « Dieu t'envoie à la recherche de ce qui n'est pas là » – la définition même de l'Amérique, un endroit fantasmé où les gens se rendent pour déchanter. Le titre est ironique à un autre égard. J'aime que, dans la série des *Star Wars*, le premier épisode projeté soit le quatrième dans la chronologie. J'ai pensé mon dernier chapitre avec cette idée : il revient presque au début du récit, comme dans une boucle.

**Vous jouez de la tension entre les détours de votre récit et la concision extrême de l'écriture...**

Environ 95 % de la technique du romancier consiste à choisir les mots justes. Les sensations et les émotions doivent être très précises. La complexité et l'ambiguïté, psychologiques et métaphysiques, ne viennent qu'ensuite, avec la narration. C'est dans cet esprit que j'ai écrit les scènes où les pseudo-fantômes du mari de Mme Marini apparaissent à celle-ci. Les effets visuels sont essentiels : ils en disent beaucoup plus que des abstractions. Si les premières visions incarnent d'anciens « moi » de Mme Marini, seule la dernière est le vrai fantôme du défunt. Le lecteur sait très bien ce qui se passe alors. Pour ce qui est du « pourquoi », c'est une autre histoire...

**L'Histoire reste à l'arrière-plan. Est-ce un choix délibéré ?**

À cela, deux raisons. La première, c'est que l'Ohio, où je suis né et où se déroule l'histoire, est perdu au milieu de nulle part... La seconde, c'est que je ne voulais pas avoir d'idée préconstruite, de « sens de l'histoire ». Il me fallait laisser place aux personnages. On ne peut pas caricaturer l'Histoire à l'aide de grands concepts, comme des conflits « interétatiques ». C'est une telle accumulation de faits minuscules et singuliers... Une phrase qui résumerait bien cette « dispersion » du livre, aussi bien que l'histoire des États-Unis, concerne la débandade inexplicable lors du carnaval, au début et à la fin du roman : « Et la seule partie que toutes ces versions partageaient c'était la fin – extinction des feux, dispersion générale, tout le monde chez soi. » Cela résume le conflit entre la foule et la solitude, et l'illusion que chacun a d'avoir le dernier mot. ■

Propos recueillis par CHLOÉ BRENDLÉ

## À LIRE

*La Fin*, SALVATORE SCIBONA, traduit de l'anglais (États-Unis) par Brice Matthieussent, éd. Christian Bourgois, 364 p., 23 €.



Salvatore Scibona.

# Déjanter ou se ranger ?

**Mélancolie du rocker**, Toby Litt, traduit de l'anglais par Céline Leroy, éd. Phébus, 292 p., 21 €.

Dans la galaxie (essentiellement anglo-saxonne) des romans sur le rock et la folk, deux familles s'opposent. La première est centrée sur la musique : parmi ses représentants, citons le magistral *Owen Noone & Marauder* de Douglas Cowie ou *La Ballade de Jesse* de Madison Smartt Bell. La deuxième mouvance, elle, s'intéresse plutôt à la mythologie du rock (sexe, drogue...) et vaut pour ses portraits à vif et ses héros au destin brisé – *Boys in the Band* de David Brun-Lambert (une vision romancée de Pete Doherty et des Libertines) ou, plus lointainement, *Great Jones Street* de Don DeLillo. Avec *Mélancolie du rocker*, Toby Litt s'inscrit clairement dans cette deuxième catégorie, dont il reprend les codes pour offrir une rêverie plus profonde qu'elle n'en a l'air. Voici donc le groupe okay (en minuscules), quatre Canadiens dans le vent surnommés Syph (chanteur), Mono (basse), Crab (guitare) et Clap (batterie), dont le son « rappelle le Velvet Underground passé au ralenti ». Entre hôtels de luxe, filles en délire, lignes de coke, caprices de stars et excès alcooliques, leur vie est un mélange de paillettes et de sordide. De crises internes en overdoses, Clap, le narrateur, se trouve bientôt saisi par la mélancolie du rocker : la quarantaine arrivée, il déprime et cherche une issue dans le mariage, le bouddhisme et le retour à la musique tribale africaine. Où est la vérité, se demande-t-il ? dans la vie en roue libre et les expériences extrêmes, ou dans l'assagissement petit-bourgeois et le cercle familial ? Mené à un train d'enfer, cet excellent roman dose à la perfection la gravité et l'humour. ■

BERNARD QUIRINY

**l'éveil du printemps**  
d'après Frank Wedekind mise en scène Guillaume Vincent  
du 12 mars au 17 avril 2010  
Bouffonnières NOVA ANOUS

**Les Justes**  
d'Albert Camus mise en scène Stanislas Nordey  
du 19 mars au 23 avril 2010  
Médiocrité Mappemonde évene

**la colline**  
théâtre national  
www.colline.fr 01 44 62 52 52